

**PRIX DE LA
NOUVELLE
LITTÉRAIRE
DES LYCÉENS 2023**

GRAND EST

PRÉFACE

5

1 - LUNE ROUSSE.

ZOÉ WEYLAND

LYCÉE JEAN MOULIN - FORBACH

7

2 - SOLDAT COMME UN AUTRE.

LILIE BRANCHETTI

LYCÉE SAINTE ANNE - VERDUN

25

3 - MÉMOIRES D'UN OUBLIÉ.

SARAH LEPOUTRE-PIPER

LYCÉE DON BOSCO - LANDSER

37

POSTFACE

50

PRÉFACE

Il y a 35 ans, Roger Bichelberger, professeur de lettres au lycée Jean Moulin et animateur du club littéraire, fondait ce beau Prix de la Nouvelle destiné aux lycéens ? Idée judicieuse, de la part d'un professeur de lettres qui avait conscience de la puissance des mots qui peuvent tant de choses dans nos vies si souvent chahutées. Lui même auteur, romancier, essayiste se voulait, comme d'autres auteurs, un passeur. Il sut s'entourer d'autres écrivains, connus et reconnus, d'éditeurs aussi. À la tête de ce jury, il y a eu bien sur Roger Bichlberger, Didier Decoin, (actuel président de l'académie Goncourt), Joel Schmidt (je ne puis citer tout le monde) et ces dernières années, à la demande de Roger, moi même.

J'ai essayé de bien faire, suis allée dans les classes, ai mis des librairies au cœur de cette manifestation. Je n'oublierai jamais ces rencontres avec la jeunesse. Les mettre sur les chemins de beauté grâce à l'écriture, a toujours été un immense plaisir. Vous chers élèves, ne lâchez pas la plume ! Les mots sont la mémoire du cœur et sont la vie.

Merci à vous chers enseignants, je crois en vous et je salue votre engagement. Vous exercez l'un des plus beau métiers du monde en formant cette jeunesse qui sera décisionnaire demain.

Élise Fischer

LUNE ROUSSE.

ZOÉ WEYLAND

**LYCÉE JEAN MOULIN
FORBACH**

23h46, dans la maison familiale.

Le corps gisant de mon père m'observe de ses yeux écarquillés par la peur qu'il ressentait lorsque j'ai tranché sa jugulaire. Ma mère s'est évanouie derrière moi, elle n'a pas supporté d'assister à la mort de son cher et tendre amant. Je me fiche pas mal de ce qu'il adviendra d'elle. Tout autant que je me fiche de ce qu'il adviendra de moi lorsque je serai retrouvé. Une famille détruite par un père pourri jusqu'à la moelle. Je regarde la flaque rouge s'imprégner dans le parquet, je la regarde atteindre mes pieds et salir mes baskets. On ne se rend pas compte de la quantité de sang que contient un corps humain avant d'en voir un s'en vider complètement. Un frisson parcourt mon échine. J'ai du mal à prendre conscience de mes actes.

Mon couteau tombe au sol, mes yeux refusent de se détacher de ce tableau morbide qui fera la une dès le soleil levé. Je ne saurais même pas décrire ce que je ressens. Peut-être du soulagement, peut être que certaines de mes peurs sont apaisées. Mais il me reste toujours un goût amer dans l'œsophage. Quelque chose d'horrible. Je me sens pâlir, mes intestins se nouent. Un liquide trouble finit par jaillir de mes entrailles pour venir tacher la carcasse blafarde de mon géniteur. Mes genoux frappent lourdement le plancher et des larmes commencent à dévaler mes joues au fur et à mesure que la substance verdâtre se répand.

Derrière moi se tient le petit garçon de tout à l'heure. Il me regarde avec la même attention que lorsque j'ôtai sauvagement la vie de son agresseur. C'est un sourire reconnaissant qui vient étirer ses traits. Enfin, je me dis que j'ai bien agi. Le regret n'aura jamais sa place ici : je ne suis pas le méchant de l'histoire, seulement quelqu'un qui n'a jamais eu droit à la justice.

Accroupi, je me penche sur mon œuvre. Le goût de la bille infecte ma bouche, mais j'ai de plus importantes préoccupations pour le moment. Je dois finir mon boulot, je dois l'empêcher de réitérer ses actes lors de ses prochaines vies. Dans sa paupière, je plante mon arme. Je m'en sers comme d'un levier pour recueillir un œil, puis l'autre. Le sang gicle de partout, refaisant même la couleur de mes vêtements. Un cramoisi qui empeste, qui prend la gorge, qui me répugne presque autant que lui me répugnait. Une fois désorbités, je les tiens en trophée. Le nerf optique est bien plus long qu'il n'y paraît, en réalité. Ce sont ensuite ses mains que je viens sectionner. Ses mains rugueuses qui, pareilles à du papier de verre, ont brûlé ma peau. D'un air fier, j'admire la victoire depuis si longtemps convoitée. Aujourd'hui, le monstre n'est plus et le petit garçon pourra s'endormir sur ses deux oreilles.

Je me tourne vers lui et le remercie. C'est grâce à lui si j'ai pu assouvir ma soif de vengeance. Grâce à lui si j'ai enfin gagné, après toutes ses années à ne rêver que de ça. Peut-être que ce soir, pour mon vingt-troisième anniversaire, je pourrai renaître et enfin reprendre possession du corps qui m'a été volé.

Dans un hurlement de rage guidé par l'envie de faire durer le moment encore un peu, j'empoigne mon arme et la plante et replante dans le corps inanimé. Il ne ressent plus la douleur, mais je sens la satisfaction. Quinze années à souffrir sans rien faire mais ce soir, je le dis, je le crie, je le hurle :

Mon père m'a violé.

22h13 (plus tôt dans la soirée, dans un bar du centre-ville.)

Je remue le fond de mon verre de whisky en écoutant ce gamin fredonner une comptine. Assis l'un en face de l'autre dans un bar de ma ville natale, il dessine comme si le monde autour de nous n'existait pas. Pourtant, moi je vois bel et bien tous ces ivrognes s'égosiller. Lui ne fait attention à rien de tout ça. Sur son dessin, il retranscrit l'univers parfait et puéril dans lequel il a l'impression de vivre.

Il ne sait pas ce qui se cache derrière les sourires de ses bonhommes bâtons à l'effigie de ses parents. Il ne sait pas ce qui se cache derrière le soleil qu'il a dessiné dans le coin de sa feuille. Il n'aurait qu'à lever les yeux et regarder par la fenêtre pour constater que, aujourd'hui, le soleil est loin. C'est une Lune Rousse qui domine le ciel.

Une Lune teintée de carmin.

Je noie mon regard dans l'alcool que je ne cesse d'ingurgiter depuis le début de la soirée. Il me faudra du courage pour aller jusqu'au bout, un courage dont je ne pourrai pas faire preuve dans la sobriété. La lame de métal appuie contre la peau de mon bras. Elle est froide, mais c'est une brûlure que je ressens à son contact.

Mon cœur bat la chamade dans mon thorax, il cogne, cogne et cogne encore. Trop longtemps, il a été silencieux. Il donnait de petits coups timides entre mes côtes, de peur d'être entendu. Ce soir, il hurle.

-Dis, pourquoi tu n'aimes pas Papa ?

Me demande l'enfant, ses yeux verts, brillants d'innocence, levés sur moi. Et cette lueur, celle que je ne retrouverai jamais. Je tourne la tête, je refuse de le laisser voir à quel point les miens ont terni. Je cherche une réponse à lui apporter, lui qui ne sait encore rien du monstre qui dort dans la chambre parentale.

-Papa a fait de mauvaises choses. Tu comprendras plus tard.

-Je ne te crois même pas ! Et puis je ne veux pas que tu lui fasses du mal ! Râle-t-il.

-Et moi je ne veux pas qu'il te fasse du mal.

-Arrête de raconter des mensonges, il ne me fera jamais rien ! Il m'aime, mon papa.

-Tu devrais tout de même prendre tes distances, je lui réponds, ferme.

-Je ne te crois même pas ! Et puis je ne veux pas que tu lui fasses du mal ! Râle-t-il.

-Et moi je ne veux pas qu'il te fasse du mal.

-Arrête de raconter des mensonges, il ne me fera jamais rien ! Il m'aime, mon papa.

-Tu devrais tout de même prendre tes distances, je lui réponds, ferme.

-Tu devrais tout de même prendre tes distances, je lui réponds, ferme.

-Je ne te crois même pas ! Et puis je ne veux pas que tu lui fasses du mal ! Râle-t-il.

-Et moi je ne veux pas qu'il te fasse du mal.

-Arrête de raconter des mensonges, il ne me fera jamais rien ! Il m'aime, mon papa.

-Tu devrais tout de même prendre tes distances, je lui réponds, ferme.

Il ramène ses bras contre son torse et fait la moue. En secouant la tête de droite à gauche, il disparaît, alors que je finis mon verre d'une traite. Il s'évapore, comme s'il n'était qu'une oasis au milieu du désert. Je me relève, paye mes consommations au comptoir et sort dans la nuit que la lune chaude éclaire. Je la fixe un instant, nostalgique du temps où le soleil trônait naïvement. Ce soir, j'ai vingt-trois ans. Je ne peux plus me laisser bercer par les sourires illusoire.

C'est un sentiment étrange de revenir dans ma ville après tant d'années passées à faire le mort. J'ai tout renié de mon ancienne vie, m'installant à l'autre bout du pays dès la majorité atteinte. Ce soir, je reviens, pas silencieux mais discret.

Mon pas est lent, mon corps chancelle sous l'alcool qui bout dans mes veines. Je contrôle. Je contrôle tout.

Le couteau caché dans ma manche me fait vriller, et cette puissance que je ressens se transforme en une soif. Ce soir, le petit garçon devient grand, et il demande réparation.

Au fur et à mesure que j'avance, la pluie bat le sol de plus en plus fort lorsqu'elle l'atteint. Des sanglots se font entendre, résonnant avec la mélancolie du ciel. Derrière une benne à ordures, plus haut, je retrouve l'enfant, recroquevillé sur lui-même. Ce même enfant qui vient de perdre toute son innocence. Une rupture brutale qui hante mes cauchemars aujourd'hui encore.

Je m'accroupis à ses côtés, ne prononçant aucun mot. Je me contente de l'observer, frêle petite créature dont on a abusé. Sur son corps, je perçois les traces invisibles mais éternelles du prédateur.

-Je t'avais bien dit de prendre tes distances, tu n'en fais qu'à ta tête, je lui dis.

-C'est lui, il est venu... marmonne-t-il, tremblant de crainte.

-Je sais... Excuse-moi, ce n'est pas ta faute.

-J'ai tellement peur...

-Je sais, sois prudent.

-J'ai tellement mal...

-Je sais, sois patient.

Il se tait. Alors j'en fais de même. Je ne saurais pas le rassurer, personne ne l'a jamais fait. Je ne peux qu'être honnête avec lui : son cauchemar a commencé ce soir et durera encore longtemps. Je reste assis ici, dans l'eau froide que le ciel de novembre pleure. J'aimerais le prendre contre moi, lui dire que tout ira bien. Mais je ne supporterai pas ce contact. C'est si dur d'être touché lorsqu'on a connu les plus violentes et indésirables des caresses.

-Pourquoi a-t-il fait ça ? Il me demande, son regard perdu dans une flaque au sol.

-Les adultes mentent, je lui dis, ne trouvant aucune autre explication à lui apporter.

-Je n'aime pas son jeu...

-Tiens bon, la roue finira par tourner. Je lui promets, espérant l'aider en lui faisant espérer cette revanche.

-Ne lui fait pas trop de mal, s'il te plaît. Je l'aime quand même ...

-Tu as eu mal toi, non ? Je lui demande alors.

-Beaucoup... Avoue-t-il.

-Alors il mérite d'avoir au moins aussi mal que toi.

Je me relève, le laissant disparaître à nouveau. Je ne sais dans quel état je retrouverai cet enfant, la seule chose dont je suis certain, c'est de toute la souffrance qu'il devra endurer seul.

Je continue de monter la rue, repensant à mon enfance. Lorsque j'étais à sa place. La douleur des repas de famille, la douleur de le voir vivre comme si de rien n'était alors que, moi, je m'éteignais à petit feu.

Je le hais.

Et je tangué, passant d'un côté à l'autre du trottoir. L'alcool me fait voir flou, le monde tourne et tourne encore. Mais je n'ai qu'un seul objectif en tête. Le même depuis tant d'années. J'ai rêvé tant de fois de voir son corps mutilé, au moins autant qu'il a abîmé le mien.

Il y a tellement de choses que je pourrai lui faire : crever ses yeux pour que même après la mort il ne puisse les poser sur personne. Pour que ses désirs obscènes se consomment dans le feu des Enfers et que jamais plus personne n'en paie les frais. Les exorbrer. Les brûler ou les garder en souvenir de guerre. Je pourrai le dépecer vif, pour qu'il comprenne ce que je ressentais lorsqu'il explorait de sa bouche hideuse ma chair tremblante. Lorsque de sa langue il salissait mon derme, des marques que je garde à vie, encrées dans mon cœur.

Je pourrai cisailer sous ses yeux apeurés ses parties génitales dont il devait être si fier. Je pourrai le forcer à les ingérer. Exactement comme il me forçait à le faire. Le voir s'étouffer avec, s'il reste en vie jusque-là. Je pourrais l'empaler, le forçant à ressentir son être se déchirer alors qu'un corps étranger le pénètre.

Lui faire tout ce qu'il m'a fait subir pendant tant d'années. Sous les yeux de ma mère qui a toujours vu mais n'a jamais jugé bon d'agir, je me débarrasserais de cette ordure.

D'un pas franc, je marche. J'avance sans m'arrêter, sans hésiter. Ce soir la lune est rousse, teintée du sang du vice. Et on entendra mon nom dans les journaux, on entendra la tragique histoire de ma famille.

Et bon nombre des lecteurs risquent malheureusement de s'y reconnaître. Parce que les monstres dorment, tapis dans un silence qu'ils doivent aux peurs des victimes. La plupart ne seront jamais trahis, jamais dénoncés.

Au loin, j'aperçois l'arrêt de bus où j'ai passé mon adolescence à fuir. Plus je passais de temps dehors, moins il avait d'occasions de me toucher.

Alors pendant les premières années de collège, je tuais mes journées ici, seul ou avec un petit groupe d'amis. Et je priais de tout mon cœur pour que, une fois mon corps changé, il en serait dégouté et ne voudrait plus jamais y goûter.

Je guettais avec tant d'impatience le moindre changement de ma voix, les premiers poils, le début de la vie en tant qu'homme. Le début d'une liberté dont je rêvais naïvement.

Lorsque j'arrive, il est là. Le jeune moi, plus vieux encore que depuis notre dernière rencontre, dix minutes plus tôt. Assis sous l'abribus, il se cache dans un large pull à capuche. Je sais comment il se sent, je vois presque la rage et l'épuisement déborder de son être. Je sens la gerbe monter en moi à force de ressasser tous ces souvenirs.

Je m'assois à ses côtés, attendant avec lui le dernier bus de la soirée. Celui qui finit son trajet dans la périphérie et qui me permettra d'enfin rentrer chez moi. Dans la maison qui a vu naître mes plus grandes peurs.

-Alors ça y est, ce soir tu lui fais la peau ? Me demande-t-il, brûlant de colère.

-Oui, je sais que ça ne te plaît pas mais...

-Non. Fais-lui mal jusqu'à ce qu'il en vomisse ses tripes.

J'avais oublié à quel moment de ma vie j'ai commencé à haïr mon père. Maintenant, je sais. C'est quand j'ai pris conscience que peu importe ce qu'on disait de lui, j'avais le droit d'être en colère. De lui en vouloir. Parce que là où tout le monde voyait le papa parfait, présent à tous les goûters d'anniversaires ; toutes les réunions parents profs ; le mari dont tout le monde pourrait rêver, moi, je voyais le vrai lui. Je voyais son regard de fou, celui qui débordait d'une soif, d'une luxure qui retourne le ventre tant elle est répugnante. J'entendais la vérité derrière ses « je t'aime » et voyais le diable derrière ses sourires.

-C'est lui qui nous a enfermés dans notre propre corps, alors je compte sur toi pour le lui faire regretter, continues-il.

Je ne lui réponds pas, il a raison. Notre père a fait de notre peau la pire des prisons. Une forteresse dans laquelle je suis coincé, piégé pour l'éternité, et que personne n'a jamais pu approcher.

Mes premières histoires d'amour ont été un désastre. Parce que là où sont passées les mains du Malin, plus rien ne fleurit. Il a tout saccagé. Je n'y ai jamais eu droit, à la tendresse. La moindre caresse cisailait ma peau. Me rappelant sans cesse qu'il a fait de mon corps sa propriété. Je regarde le jeune moi, le détaillant de la tête aux pieds. Nous ne méritons rien de tout ce qui nous est arrivé.

-Tu as grandi trop vite. Je n'ai fait que quelques pas dans cette allée et tu es déjà...

-Tu as grandi trop vite. Je n'ai fait que quelques pas dans cette allée et tu es déjà...

-Je sais. Je n'ai pas eu le choix, me coupe-t-il, sec.

-J'aurais aimé que nous restions enfants plus longtemps.

À mes mots, il saisit brusquement mon avant-bras et relève ma manche, dévoilant ainsi l'arme que je cache précieusement. Ses yeux verts, métamorphosés, n'ont plus rien à voir avec ceux de l'enfant qui dessinait avec insouciance des soleils dans le coin de ses feuilles. Ils brûlent d'une rage si violente et d'une envie de représailles si profonde. Sa main entoure mon poignet, si fort que je sens la colère pulser dans ses veines. Voilà tout ce qui reste de nous : le feu permanent d'une rage qui ne meurt jamais.

-C'est pour ça qu'il doit souffrir. Agoniser. Nous supplier de mettre fin à son supplice tant la douleur lui sera insupportable. Parce qu'il nous a volé tant d'années. Il nous a tout pris, sans aucun scrupule.

Il a raison. Papa payera enfin le prix de son petit secret. Il payera pour toutes ces fois où mon reflet m'était invivable, toutes ces fois où à travers mon regard je ressentais encore le sien. Déshabillant mon corps de ses envies de dépravé.

Je regarde le bus arriver. Lorsque je tourne la tête, le jeune moi a disparu. Une fois de plus. J'entre, paye mon ticket et m'installe au fond. Presque le seul passager, rares sont ceux qui osent prendre les transports en commun si tard.

Le paysage défile par la fenêtre. Je regarde les gouttes de pluie glisser contre la paroi de verre, et dans ma tête, je visualise déjà cette scène. L'adrénaline commence à monter dans mes veines. Mélangée à une peur et une appréhension logée dans mon ventre depuis de trop longues années. Que ferais-je si sa mort ne suffit pas à me soulager ? Je trouverais. Quoi qu'il en soit, il ne peut pas rester impuni. Les roues du bus s'arrêtent dans le quartier résidentiel où j'ai grandi.

Je descends, les jambes tremblantes. Mon regard vide est posé sur la maison à l'autre bout de la rue. Celle dans laquelle j'ai habité dix-huit années durant. Je sens une présence dans mon dos, il est de retour. Plus âgé encore. Je ne me retourne pas, incapable de bouger.

Seul avec mon hallucination, de sa voix à présent grave, il me demande :

-Eh bien, tu hésites ?

-Non, je réponds.

-Alors avance donc. Aurais-tu oublié pourquoi nous sommes là ?

-Non.

-Si tu as peur, il gagnera.

-Je crois que je n'en guérirai jamais.

-C'est possible, m'avoue-t-il.

Le couteau glisse de ma manche et tombe au sol. Je le regarde, interprétant presque ce signe comme un abandon. Mais le petit garçon est de nouveau là, celui avec les yeux brillants et les soleils dessinés maladroitement à la craie grasse. D'un sourire tendre, il ramasse l'arme et la pause délicatement dans ma paume droite. Il attrape l'autre de sa toute petite main, la serrant fort en signe de soutien, et me dis d'une voix fluette :

-Je suis avec toi. N'ai pas peur, je ne te lâcherai pas.

L'ironie de la scène : c'est moi, adulte qui cherche depuis le début à protéger ce qu'il me reste de cet enfant, qui me retrouve à avoir besoin de lui tenir la main, alors que nous nous apprêtons à nous engouffrer dans l'antre du loup.

Ce soir, je ne reculerai pas. Aucun retour en arrière n'est possible. Ce n'est plus le soleil qui trône, non. Mais ce soir la Lune est rousse, rougie par le sang du vice. Et elle ne laissera aucun mensonge lui résister.

C'est ce soir, que la proie devient le prédateur.

**SOLDAT
COMME UN AUTRE.**

LILIE BRANCHETTI

**LYCÉE SAINTE ANNE
VERDUN**

« Il n'est pas un pays qui ait souffert de la guerre plus que le miens », Charles Humber, 22/02/1916

Lieutenant-Colonel Perret commandant le 132^e régiment d'infanterie « (...) à Verdun, en 1916, il a opposé aux ennemis, autour du fort de Vaux, une barrière infranchissable dans les circonstances les plus pénibles. »

Je restais avec lui.

1916. J'accompagnais le 132^e régiment d'infanterie pour défendre le fort de Vaux des mains de l'ennemi. Je suivais péniblement cet homme dont je pensais tout savoir, excepté le prénom.

J'avais du mal à me déplacer dans la boue, mais je restais avec mon compagnon de guerre, nous n'étions pas amis, ni de simples connaissances, cependant je l'accompagnais partout et ça n'avait pas l'air de le déranger.

Je ne connaissais pas son prénom, mais lui m'appelait bien Léon. Ici tous les visages se confondaient, marqués par la fatigue, la peur ; mais je pouvais le reconnaître entre mille soldats, il avait cette lueur de vie qui se faisait rare ici. Il était mon seul repère, le premier à m'aider à sortir de la boue, à partager ses rations avec moi même si nous risquions de ne pas manger le lendemain. Certes, les autres hommes m'appréciaient, ils me tapaient parfois amicalement le dos ou la tête quand je passais près d'eux, m'aidaient à creuser, me faisait goûter leurs gnôles, mais rien à voir avec mon camarade.

Il m'a sauvé et je le suivais depuis.

Voilà déjà plusieurs jours que nous étions ici, dans cette tranchée miteuse à défendre cet endroit, ce fort des « Boches » comme ils les appelaient. Pourquoi ce fort était-il si important pour nous et surtout pour les Allemands ? Pourquoi voulait-il s'en prendre à nos campagnes ? S'ils la voulaient tant, à quoi bon la tuer à coup d'obus et de gaz ? Les champs n'étaient peut-être pas très fertiles chez eux.

Plusieurs jours que nous grouillions dans la boue, les puces, les rats. Ceux-ci nous rongeaient les oreilles et le bout des pieds lorsque nous cherchions du repos. Lorsque je m'ennuyais, j'en attrapais par dizaine afin de nettoyer les lieux. Ces vermines apportaient de plus des maladies, comme si nous ne vivions pas déjà dans d'horribles circonstances.

L'odeur de mort était insupportable, comme une lame sur nos cous pour rappeler que la mort nous attend, tous un à un. Perforé par un obus, une balle, une baïonnette, asphyxié, brulé, planté. Tout le monde attendait son tour, certains l'attendaient de pied ferme, comme la fin d'un cauchemar, d'autres essayaient de rester optimistes.

Après tout, qui sait ?

Peut-être que nous reverrions la couleur du ciel. Peut-être qu'une balle pouvait un jour nous blesser assez insuffisamment pour rentrer chez nous sans trop de séquelles. Moi je ne pensais rien, je voulais juste rester avec mon camarade jusqu'à la fin.

Lui en revanche, il était confiant, les autres devaient le penser fou à espérer survivre plus d'un jour mais je n'étais pas de leurs avis, pour preuve nous étions toujours bien vivants. Tous n'ont pas eu cette chance, combien ici ont perdu un ami, un frère. Personnellement, j'avais mon camarade, ça me suffisait. Lui en revanche, il devait avoir une famille qui l'attendait de pied ferme.

Avant que la guerre n'éclate, je vivais paisiblement dans une ferme, j'étais heureux. Mais cette ferme fut bombardée, détruite, et j'errais sans but avant d'atterrir ici.

Pourquoi étais-je ici, pourquoi étions-nous ici ? Par obligation, fierté, espoir désespoir ? Je n'aimais pas me poser de questions auxquelles je n'avais pas de réponses, et puis je n'étais pas malheureux, je tenais encore debout alors je ne me plaignais pas. Parfois je pensais à ma campagne, à mon village, puis je revenais à la réalité, nous attendions tous de revoir quelque chose, quelqu'un. Si je voulais revoir un jour le ciel, je dois survivre. Mon camarade lui, il brûlait d'impatience, de revoir sa fille : je l'entendais parfois parler d'elle lorsqu'il demandait à un autre poilu d'écrire une lettre pour lui.

Il écrivait régulièrement à sa famille, il recevait parfois des lettres et je ne le voyais jamais aussi heureux que lorsqu'il ouvrait ces lettres blanches, bien écrites.

Il faisait lire cette douce écriture par un camarade et gardait chacune des feuilles dans ses poches.

Je n'ai plus de famille depuis que la ferme a disparu mais mon camarade a promis de m'emmener avec lui après la guerre. Que j'aimerai son chez lui, la mer, le soleil. Je n'ai jamais vu la mer mais j'avais déjà entendu un autre poilu parler d'elle comme « sa deuxième femme » ; elle devait donc être très jolie.

Parfois, quand je trouvais le temps long entre deux explosions, je me demandais qui sont ces hommes sous ces casques. Certains venaient de l'autre bout de la France, voire de la Terre, je me sentais honoré qu'ils défendaient notre campagne. Dommage qu'ils ne puissent pas la voir telle qu'elle était avant la guerre. Il y avait ici des fermiers, des menuisiers, des chanteurs, des bouchers, tout le monde se confondait ; ici chacun était poilu, cachant ses talents, ses émotions sous un casque et une barbe. Mon camarade par exemple, il était très grand avec de larges épaules, il devait passer beaucoup de temps dehors.

Et puis, en face de l'autre côté, les Boches, eux aussi sont des hommes, la guerre ne devait pas les enchanter plus qu'ici.

Ils ont eux aussi des femmes des enfants, ils suivaient les ordres sans libre arbitre. Les poilus étaient des pions des pièces de jeu, la vie d'un seul homme ne compte pas, personne de comptait ici.

Je préférais ne pas y penser et essayais de prendre du « repos », du moins de fermer les yeux, car, avec tout ce bruit, ces rats et cette odeur, l'humidité, l'angoisse omniprésente, avec tout cela, voilà bien longtemps que nous n'avions pas bien dormi plus d'une heure.

Je ne savais pas qu'un homme pouvait rester si longtemps sans repos ni repas et continuer à se battre pour une terre qu'il n'affectionnait que très peu avec le simple espoir de rendre fier sa famille et son pays. J'essayais de faire abstraction et je me reposais un maximum, toujours près de mon camarade.

C'était la nuit, mais tout comme nous, les Allemands ne dormaient pas et les fracas non plus. Notre tranchée était étonnement calme, du moins, personne ne parlait. Soudain un soldat approcha péniblement et demanda une cigarette à mon camarade, puis sans aucune expression reprit :

« Le bruit court que demain, les Allemands préparent une très grosse attaque, mais nous avons interdiction de lâcher ce fort... Aux moins il y aura double dose de gnole à la cantine », et il fondit en larmes.

Quelle était la définition d'un « homme » ici, quelqu'un qui ne pleurait pas, qui défendait son pays avec fierté ? Selon moi chacun, ici à Verdun, fut un homme qu'il pleura ou non.

Ceux qui passèrent par Verdun sont tout aussi respectables que n'importe quel homme. Alors on baissait les yeux et nous retournions à nos postes.

Nous n'eûmes pas double, mais triple dose, ce qui ne nous enchantait pas vraiment, même l'arrière n'y croyait plus. Je tremblais de peur pour la première fois. A cause de l'alcool ou du manque de confiance, certain se mirent à chanter et d'autres suivirent. Et voilà que pendant un instant, cette tranchée se transforme en une chorale gutturale. Peut-être que les Allemands nous entendirent, peut-être qu'ils chantèrent avec nous. Pendant un instant la guerre ne frappait plus, et plus rien ne comptait plus que ce chant. Mon camarade posa sa main sur ma tête et ne parla pas pendant quelques instants

« On va s'en sortir mon Léon, après ça on prendra du repos bien mérité à l'arrière, on ira en permission et je te présenterai à ma petite Anna, elle va t'adorer. »

Son geste était faible mais plein d'espoir et je n'eus plus peur de rien. On discuta, chacun parla de lui afin que les survivants puissent compter ces histoires à la France entière. Que toutes nos familles puissent prendre connaissance de nos exploits.

Voilà le tour de mon camarade, il fit une brève description mais j'y apportai une attention particulière. Je ne comprenais pas tout mais désormais je connaissais son prénom : André.

Je restai sans un bruit à traduire ses paroles sous le vacarme des feux de la guerre. Mais avant que tout le monde n'eût fini, on fut rappelé à l'ordre, nous allions bientôt lancer une offensive pour prévenir toute attaque. Le temps d'une dernière cigarette, nous attendons, mon camarade m'incita à me cacher, à fuir, pas question, je restais avec lui.

J'avais déjà vécu une offensive, c'est là où j'ai rencontré André, il m'a aidé à sortir d'un trou d'obus, j'étais enseveli jusqu'aux épaules. Il m'a aidé, m'a porté jusqu'en lieu sûr. Depuis ce jour je le suivais, de l'arrière, au front du champ de bataille jusqu'en permission.

Le coup de sifflet signa le départ d'une course infernale, le couloir de la mort sans retour, nous voilà acteurs de spectacle de l'horreur, on grimpa l'échelle en hurlant de peur, de rage, de tristesse. Je vis déjà mon voisin de droite tomber d'un éclat d'obus dans la tête, certains se couvrirent le visage, tombèrent. Je baissai la tête et suivais de près mon ami.

J'eus l'impression de manquer d'air, de sang, de pouls, de vie. Je n'osai lever le regard.

En face de nous les Allemands tiraient, fusillaient, tuaient. Nous avions pour but de tuer un maximum d'Allemands afin de les faire reculer au prix de nos vies. Je marchais dans des restes de cadavres frais ou non, la boue et la terre nous rendaient un peu plus lourd à chaque pas.

On se cacha dans un trou, pour reprendre notre souffle. Nous n'avions fait que quelques dizaines de mètres pourtant cela semblait déjà trop long pour n'importe quel homme. Quelle divinité fallait-il implorer pour que ce vacarme cesse ?

On courait de plus en plus vite, comme pour fuir la mort qui pourtant, nous attendait droit devant, une balle puis trois, sifflent à mes oreilles et frappèrent le sol juste derrière moi ; si j'avais ralenti j'aurais rejoint mes camarades sous terre. J'aperçu le visage du soldat qui avait demandé une cigarette plus tôt dans la journée, il était au sol criblé de trous. André s'arrêta et prit au soldat sa plaque dans son uniforme brun et rouge de sang.

J'eus l'impression de manquer d'air, de sang, de pouls, de vie. Je n'osai lever le regard. En face de nous les Allemands tiraient, fusillaient, tuaient.

Nous avions pour but de tuer un maximum d'Allemands afin de les faire reculer au prix de nos vies.

Je marchais dans des restes de cadavres frais ou non, la boue et la terre nous rendaient un peu plus lourd à chaque pas. On se cacha dans un trou, pour reprendre notre souffle. Nous n'avions fait que quelques dizaines de mètres pourtant cela semblait déjà trop long pour n'importe quel homme. Quelle divinité fallait-il implorer pour que ce vacarme cesse ?

On courait de plus en plus vite, comme pour fuir la mort qui pourtant, nous attendait droit devant, une balle puis trois, sifflent à mes oreilles et frappèrent le sol juste derrière moi ; si j'avais ralenti j'aurais rejoint mes camarades sous terre. J'aperçu le visage du soldat qui avait demandé une cigarette plus tôt dans la journée, il était au sol criblé de trous. André s'arrêta et prit au soldat sa plaque dans son uniforme brun et rouge de sang.

Je fus blessé au ventre, je tombai, André se retourna sauta à mon cou afin d'évaluer la gravité de la blessure. Je vis derrière lui arriver un jeune Allemand, pas très grand, le regard vif. Je hurle, je crie pour prévenir André mais celui-ci ne réalisa que trop tard. Je vis la baïonnette lui traverser l'abdomen. Le jeune Allemand sans se retourner repartit en courant. André tomba à mes côtés.

Il râla de douleur avant de sortir une photo de son manteau qu'il tint en respirant ses derniers souffles. Je regardais sans bruit, sentant la vie me quitter. Je n'entendais plus de cris, plus de combats, nous avions réussi à repousser l'ennemi d'une tranchée. Notre boulot était terminé, nous ne fûmes pas meurtris en vain. André espérait que la France gagne cette guerre, que sa fille puisse grandir dans un pays semblable au sien.

Quelle heure était-il ?

Peut-être le matin, je n'ai jamais été du matin, et dire qu'il y a quelques années de cela je devais certainement me reposer au soleil dans mon champs sans me soucier du futur.

Quel dommage, je voulais tellement revoir le ciel bleu et rencontrer cette fameuse mer. Finir mes jours paisiblement et mourir d'une mort normale, car cette guerre n'avait rien de commun. Je pouvais fuir, me cacher, rester à l'arrière. Je pouvais rester dans mon village, retrouver une ferme. Mais je n'aurai pas rencontré André, je ne regrettais rien et mourir à ses côtés me rassurait. Je ne le connaissais que très peu mais assez pour savoir oh combien il était bon.

La plupart des hommes ici étaient de bonnes personnes. Je ne regrette rien, pourtant j'aspirais à l'idée de rencontrer André dans d'autres circonstances que la guerre. Avant de fermer les yeux André essaya de poser tant bien que mal sa main sur ma tête et reprit :

« C'en est fini pour nous deux mon bon Léon, nous méritons du repos, j'espère que je ne manquerai pas trop à ma petite Anna... Merci de rester à mes côtés Léon, je ne regrette pas de t'avoir sauvé. »

Je n'eus plus mal, je n'eus plus peur, mes yeux étaient lourds et dans un dernier souffle je remercie André de m'avoir aidé, d'un soupir monotone.

Il ria et d'une voix si faible que les obus couvraient presque ses mots, il prononça « tu es un bon chien, Léon ».

Pony River

**MÉMOIRES
D'UN OUBLIÉ**

SARAH LEPOUTRE-PIPER

**LYCÉE DON BOSCO
LANDSER**

Surtout, n'oubliez pas. N'oubliez pas qui j'étais. N'oubliez ce que j'ai fait pour vous. N'oubliez pas qui vous êtes ; n'oubliez pas votre passé. N'oubliez pas qui vous aimez. Surtout, n'oubliez pas vos idées.

L'oubli est la plus grande des fautes. Battez-vous pour ne plus oublier.

- *Signé, l'Oublié.*

La lumière aveuglante des néons a toujours le même effet. Il faut dire que l'atroce blanc des murs immaculés n'aide pas. Je porte ma main à mes yeux puis sors le plus vite possible. Je sens le soleil sur ma joue et la vie reprend son cours.

Tous les mois, c'est la même routine.

Lumière aveugle. Claquement sourd. Trou noir.

Lumière aveugle. La vie reprend.

C'est ce qu'on appelle « Passer à l'Oubliette ». C'est un système qui a été mis en place il y a une vingtaine d'années et qui consiste à faire le tri dans la mémoire des citoyens du pays. Cela permet d'effacer tout ce qui pourrait nuire aux autres ou au gouvernement lui-même. Personne ne s'y oppose, l'Oubliette maintient la paix et évite les traumatismes. D'ailleurs, si quelqu'un voulait s'y opposer, cette idée lui serait retirée immédiatement.

On n'y échappe pas.

C'est un moment désagréable à passer, mais c'est tout. Pour vous, ça ne dure qu'un battement de cil. Vous entendez une porte se fermer puis vous vous trouvez à nouveau dans la salle d'attente.

Alors qu'importe, on ne peut pas s'attacher à ce qu'on a oublié.

Ce mois-ci était atroce. J'ai perdu ma mère dans un accident de voiture. Je suis maintenant livré à moi-même. Et pour le coup, vraiment seul : l'Oubliette va me forcer à l'oublier. J'ai toujours cru que passer à l'Oubliette dans les moments difficiles allait être un soulagement. Détrompez-vous, cela n'a rien de soulageant. Certes je ne souffrirai plus, mais des milliers d'instant précieux de mon existence me seront arrachés. On ne vous laisse que l'ombre d'un souvenir : un nom, une photo. Toute autre affaire rattachée au proche décédé est confisquée.

Me voilà à nouveau face au blanc familier de la salle d'attente. Mes mains tremblent. J'essaye d'attirer toute mon attention sur la musique d'ambiance, familière : Non, rien de rien, non je ne regrette rien... Une voix m'interrompt dans mes pensées. C'est à mon tour. Lumière. Claquement...étouffé ? Lumière. Terrible mal de crâne.

Je n'ai jamais ressenti ça. Je dois m'asseoir sous le regard anxieux du prochain patient. J'attends environ dix minutes que la douleur s'estompe et je sors. Je ne comprends pas ce qu'il m'arrive. L'Oubliette n'est pas censée être douloureuse, elle ne l'a jamais été. Je porte une main tremblante à mes lèvres, écorchées.

C'est vrai ; je n'ai plus de souvenirs de ma mère.

Quelque part, je suis soulagé de ne pas avoir à faire le deuil. Et puis, le temps vous file entre les doigts, vous ne pouvez pas l'arrêter. Les morts ne ressuscitent pas.

Je rentre et le quotidien reprend, ou du moins, il devrait. La maison est à moitié vide ; ce n'est pas étonnant, on lui a retiré toute une existence. Lorsque je rentre dans la cuisine, je remarque néanmoins un objet qui ne m'est pas familier. Il devait appartenir à ma mère. Je rallume la petite radio et la fait tourner. La musique se lance : Non, rien de rien, non je ne regrette rien...

De nouveau, un terrible mal de crâne. Je donne un coup à la radio, qui s'arrête. Puis, les souvenirs reviennent à flot : maman.

Cette nuit-là je n'ai pas dormi. La nuit d'après, j'y ai à peine songé. Je ne voulais pas oublier. Je refuse de croire que j'aurais voulu vivre sans aucune trace de ma mère. L'Oubliette n'est pas quelque chose de juste. L'Oubliette n'empêche rien du tout, elle interdit. Les gens ont le droit de rester dans les mémoires. Je sais qu'il faut changer les choses, reste à savoir comment. D'abord, je dois comprendre pourquoi j'ai pu me rappeler de ma mère.

La musique doit y être pour quelque chose.

Seulement, les morceaux passés en salle d'attente proviennent d'une grande chaîne de radio, alors on les entend partout.

Je ne vois donc qu'une possibilité : la porte ne s'est pas bien fermée, la musique est passée dans la salle d'examen, cela a entraîné une erreur dans le processus. Dans tous les cas, je n'ai pas d'autre choix que de supposer.

Vingt-neuf jours se sont écoulés, et personne n'accepte de publier mon article. Voilà deux semaines environ que je cours dans toute la région afin que quelqu'un fasse paraître mon point de vue sur l'Oubliette. Mais les gens ne veulent pas la vérité, ils préfèrent le confort du mensonge. Il faut alors que je trouve un moyen de me rappeler après l'Oubliette, sinon tout cet acharnement n'aura servi à rien.

Je vais me fier à mon hypothèse.

D'abord, je décide de placer un CD dans la radio et de la mettre bien en évidence. Ensuite, une fois arrivé dans la salle d'attente en avance, je feins l'angoisse, je m'agite : je fais bien attention à gêner tout le monde. C'est réussi ; une infirmière vient me demander de me calmer.

Je la supplie alors de passer un morceau en particulier ; « j'ai oublié mes écouteurs et je ne peux pas me calmer sans. S'il vous plait ».

Visiblement irritée, elle accepte. On m'appelle.

Je récupère un chewing-gum dans ma bouche et le colle dans la serrure : bingo.

Je vomis. J'ai terriblement mal à la tête. Je rentre tant bien que mal.

Une fois chez moi, je remarque un objet qui ne m'est pas familier.

J'allume la petite radio, curieux, et la fait tourner. La musique se lance. Douleur terrible et rebelote. Je me souviens. Le soulagement me gagne. Mais après quelques secondes, les souvenirs de maman reviennent. Faire le Deuil une fois, c'est douloureux, deux fois, c'est immonde, trois fois, c'est inhumain. A nouveau, je ne dors pas. Il faut dire que tous ces souvenirs d'un coup, ce n'est pas évident à digérer. Je ne peux pourtant pas abandonner. Une semaine de plus, et toujours rien. Rien jusqu'au coup de fil d'un journal local. Je croyais pourtant qu'ils détestaient mon rapport. Mon cœur s'emballe lorsque je décroche. Puis, tout à coup, il s'arrête :

« - Je suis désolé. Un de nos gars, il vous pense fou, il vous a dénoncé. Les autorités ne sont sûrement plus très loin ».

Me dénoncer ? La vérité est donc réellement un crime ; l'Oubliette n'est vraiment pas justice. Je n'ai donc plus aucune issue.

Je raccroche et rassemble quelques affaires, un crayon, un carnet et court à la bibliothèque. Si je dois me faire arrêter parce que je refuse d'oublier, parce que je souhaite savoir, quoi de mieux que de me faire arrêter dans un endroit débordant de savoir ? Un endroit rempli de souvenirs et de mémoires, qu'on ne pourra jamais effacer, qui sont ancrés là noir sur blanc.

Et bientôt, mes mémoires vont se joindre à toutes les autres.

Il n'a pas fallu longtemps avant que la police ne m'arrête. On m'emmène, on m'enferme, on m'interroge, on réfléchit, on s'interroge.

Le temps paraît s'écouler au ralenti

Je me trouve dans une cellule petite, cliché des mauvais films policiers : des toilettes mal lavées, un lit de camp, une porte en métal et des murs en béton. Je n'ai aucun moyen de savoir où je suis, quel jour nous sommes, si ce n'est pour les lumières que l'on éteint de temps à autre. Pourtant, on me traite étonnamment bien. J'ai le droit à des repas corrects, on accepte la plupart de mes demandes tant qu'elles restent réalistes, on ne me menotte même pas pour les interrogations. Cependant les autorités n'ont pas l'air de m'apprécier, et je devine qu'ils me traitent bien à contrecœur, sous les ordres de quelqu'un d'autre.

Pourtant, un stress immense m'empêche de dormir, de manger ou même de réfléchir correctement. Je suis coincé dans ma minuscule cellule avec mes minuscules idées et dehors, se trouve l'immensité du monde qui reste inaccessible. Je perds espoir, quelque part.

La porte d'acier s'ouvre : une énième interrogation commence. Mais cette fois-ci je me trouve face à un visage inconnu, et je devine qu'il ne me posera pas les questions plates habituelles.

L'homme se tient droit, bien habillé. Il ne me regarde pas tristement, ni avec un regard défiant comme les autres. Je ne devine rien derrière sa moue. Cela a beau être l'expression la plus chaleureuse que j'ai vue depuis des jours, il est intimidant. Ce qu'il va me dire, je sais que je ne veux pas l'entendre. Mais je m'assois, faute de choix, et je feins l'assurance. L'homme ne dit rien, son regard est fixe, son rictus reste en place. Le silence est lourd et la fatigue et la lumière excessive tapent dans mon crâne. J'en ai marre, j'explose :

« -Vous voulez quoi ? Vous allez me torturer, me tuer ? Vous menez une dictature ! Vous pensez que vous réglez tous les problèmes du monde avec votre système à la con, hein ? Vous pensez être meilleur que tout le monde parce que personne ne peut vous contredire, et tout le monde reste insouciant. C'est ça, la justice pour vous ? La liberté ? Moi, je sais comment rester libre. Et vous n'y pouvez rien. Enfermez-moi ou même tuez-moi, je garderai la mémoire. »

Je ne pouvais pas m'empêcher de crier sous le regard insistant de l'inconnu mais le regret me gagne immédiatement.

Mon interlocuteur garde son sourire mesquin et je n'ai le droit à aucune réaction, rien. Après un nouveau silence, lorsque je m'assois, il parle enfin :

« - Vous ne savez rien, en réalité. Vous ne connaissez même pas l'origine du système que, soi-disant, vous détestez tant. Il y a des compromis à tout. Permettez-moi de vous montrer quelque chose. Si vous ne changez pas d'avis après, on vous laissera tranquille. »

Je n'ai même pas le temps de répondre que l'on m'emmène déjà. Un sentiment de haine m'envahit. Je hurle toutes les insultes qui me passent par la tête, mais l'inconnu les accueille avec un simple « bonne chance ».

On m'assoit devant un petit écran. Puis, la voix d'une journaliste se fait entendre.

Trois heures après, je retrouve l'inconnu. Il attend que je m'installe puis, me dit :

« - Ces guerres dont vous avez maintenant connaissance, elles n'ont rien à faire dans l'Histoire ni dans les mémoires. Et elles n'ont pas à se répéter. C'est pour cela que le monde oublie, afin d'éviter de nouvelles tragédies. Nous ne sommes pas une dictature ; a contrario, nous les empêchons. Nous ne sommes pas les bourreaux des idées comme vous l'insinuez, seulement de la destruction. Vous ne voulez pas des guerres, n'est-ce pas ? »

Les images que j'ai vu défiler étaient horribles, terrifiantes. Mais l'épuisement s'exprime à ma place. Qu'ai-je à perdre ?

« - Ah ! avec vos grands mots et vos costumes bien taillés pour votre arrogance !

L'Homme a le droit, le devoir même, de se rappeler. Il faut les garder dans nos mémoires, les victimes. Elles le méritent. Et puis quoi, pour empêcher la guerre vous contrôlez les gens ; c'est ça votre solution miracle ? Combattre le feu par le feu, d'accord, je comprends. Mais vous portez atteinte à la liberté même de l'Homme.

« - Vous ne comprenez rien. Nous ne les oublions pas. Ce sont simplement les gens comme vous, qui oublient. Mais l'Histoire, nous la conservons. Vous savez, cette décision n'a pas été prise à la légère. Tout ce que vous voulez, ce pour quoi vous vous battez, c'est exactement ce que nous faisons. Ces gens, les victimes des conflits, nous leur offrons un mémorial, et de plus le repos, car nous empêchons la répétition des événements. Nous sommes une dizaine à savoir, et cela suffit amplement. Vous n'êtes pas meilleur que nous, vous n'êtes pas un héros. Vous ne savez rien et surtout vous ne pouvez rien. »

L'inconnu prononce ces mots avec son ton posé habituel, mais il y a un léger changement dans son expression. Visiblement, lui aussi commence à s'agiter. Ses paroles résonnent dans ma tête. Peut-être qu'il n'a pas tort, je ne sais pas. Je me dis alors que je suis trop épuisé pour réfléchir ; je n'ai pas la capacité de continuer la conversation.

Alors je me tais.

L'inconnu me regarde un instant, reprend sa posture stoïque, puis continue :

« - Ecoutez, nous ne vous voulons aucun mal. Deux possibilités s'offrent maintenant à vous. Soit, vous jugez que nous avons tort, et nous vous laissons partir. Evidemment, vous passerez par l'Oubliette, et cette fois-ci vous ne pourrez pas tricher. Soit, vous agréerez.

Alors nous pourrons coopérer. Ainsi, vous ne serez pas forcé à oublier, et vous pourrez, sans hypocrisie, aider à maintenir la paix. Dans les deux cas, nous en sortons satisfait. La décision est vôtre. »

Ah ! Me voilà coincé entre ^{***}deux idéaux. Pourtant, le choix à faire me semble évident.

Entre deux rayons de la bibliothèque se tient un homme ; la vingtaine, cheveux noirs, rasé de près. Il examine scrupuleusement la section animalière, comme s'il pensait qu'il allait y trouver un trésor. Au bout d'un certain temps, son visage change d'expression. C'est à se demander s'il n'a pas fini par trouver un billet d'argent. Mais ce qu'il sort d'entre deux livres n'a rien avoir avec un billet. La valeur en est pourtant immense. Entre les mains du jeune homme, se trouve un carnet étrangement familier. Il le retourne, l'examine de près.

Il conclue que ce calepin ne lui appartient pas mais sa curiosité l'emporte. Il ouvre le carnet, et sur la première page, il lit :

MÉMOIRES D'UN OUBLIÉ

Surtout, n'oubliez pas. N'oubliez pas qui j'étais. N'oubliez ce que j'ai fait pour vous. N'oubliez pas qui vous êtes ; n'oubliez pas votre passé. N'oubliez pas qui vous aimez. Surtout, n'oubliez pas vos idées. L'oubli est la plus grande des fautes.

Battez-vous pour ne plus oublier.

- *Signé, l'Oublié.*

POSTFACE

Saviez-vous que votre cerveau est réellement capable d'effacer votre mémoire lorsqu'il juge un événement trop difficile à supporter ? Cette amnésie post-traumatique peut durer des dizaines d'années, voire même toute une vie. Elle survient le plus souvent chez les enfants victimes de violences, mais peut toucher tout individu.

Imaginez-vous victime d'un traumatisme. Si vous aviez le choix, choisiriez-vous d'oublier ?

POSTFACE

Porté par le lycée Jean Moulin de Forbach et soutenu par la Région Grand Est, le Prix de la Nouvelle Littéraire est un concours scolaire régional qui encourage et valorise les talents littéraires des lycéens. Ce concours s'adresse désormais à tous les lycées publics et privés de la région Grand Est.

Il permet au plus grand nombre de lycéens de s'exprimer par la création littéraire, source de connaissance du monde et de soi.

Ce Prix a également pour but de révéler de jeunes talents, de donner le goût de la lecture et de l'écriture tout en permettant aux candidats de partager leur passion pour la littérature.

Près de 160 écrivains en herbe, issus d'une cinquantaine d'établissements scolaires de la Région ont participé à ce projet cette année. Chaque candidat été invité à écrire une nouvelle sur un thème de son choix.

Lors d'une première sélection, 20 nouvelles ont été retenues par le jury composé notamment de personnalités du monde littéraire et présidé par Elise Fischer.

Ce recueil présente les trois nouvelles finalistes.

Remerciements au jury du prix de la Nouvelle Littéraire

Président d'Honneur :

Monsieur le Président du Conseil Régional

Présidente :

Madame Elise FISCHER, écrivain, journaliste,
critique littéraire (radio)

Secrétaire:

Monsieur Robert SCHEUER, ancien professeur de Lettres,
personnel de direction

Membres :

Monsieur Michel BERNARD, écrivain, haut fonctionnaire

Madame Lilyane BEAUQUEL, enseignante de Lettres
et écrivain

Madame Gisèle BIENNE, romancière et essayiste

Madame Cécilia DUTTER, écrivain, critique littéraire,
membre d'autres jurys

Madame Hélène GESTERN, écrivain, professeur
à l'Université de Lorraine

Monsieur Christophe HENNING, journaliste et écrivain

Monsieur Denis HERGOTT, écrivain, nouvelliste

Monsieur Gérard TENENBAUM, écrivain, professeur
à l'Université de Lorraine (Nancy)

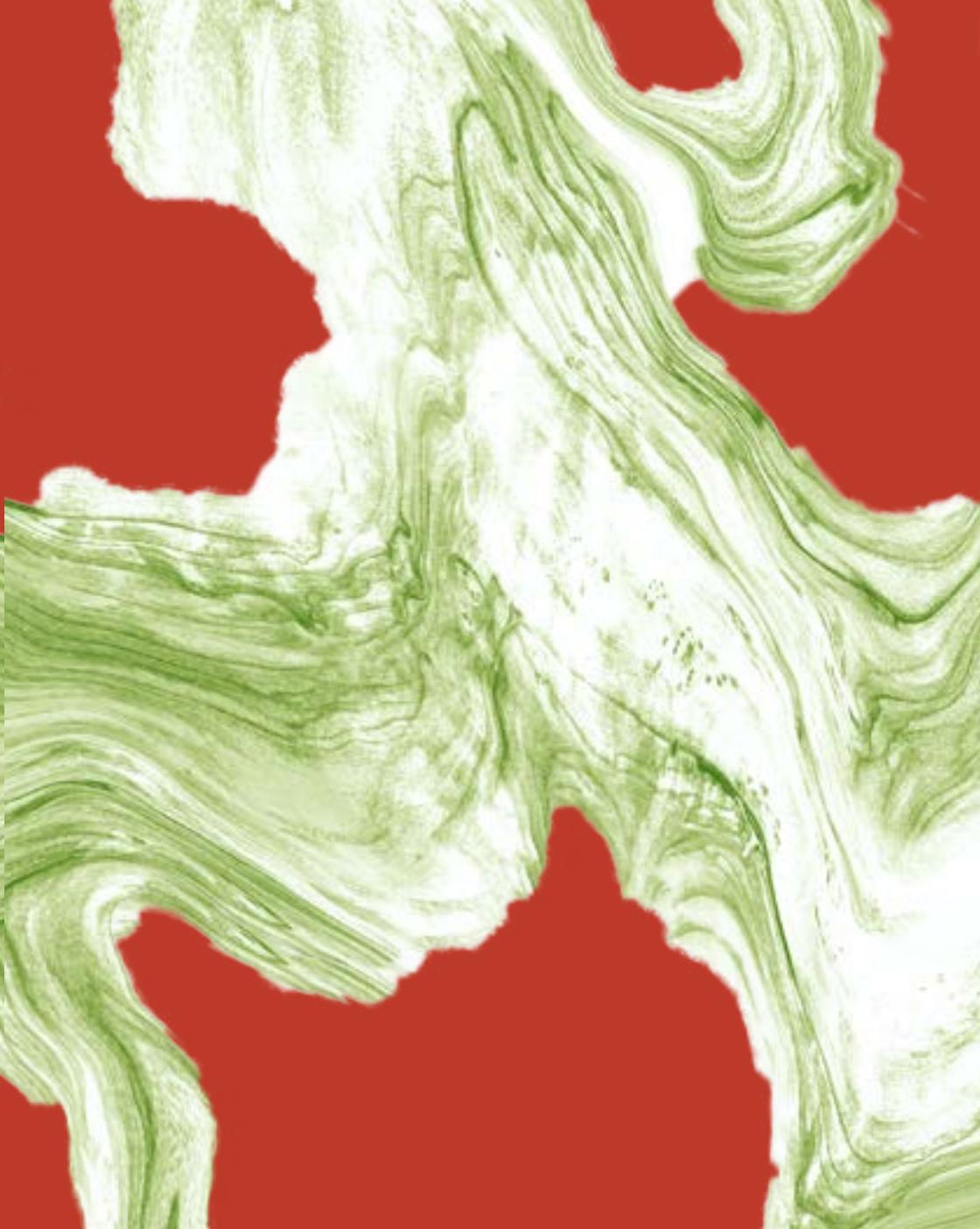
Monsieur Samathy CHEA, en qualité de Proviseur du Lycée
Jean Moulin de Forbach

Madame Lucie KRIEG, représentante de la Hall du Livre
à Nancy (librairie indépendante)

Madame Lucie ALBERT, professeur documentaliste, Lycée
Jean Moulin de Forbach

Un élève, membre du club "Ecriture" du Lycée Jean Moulin
de Forbach

Mariette FORET du Conseil Régional des Jeunes du Grand Est



DEFI
Jeunesse
Epanouie

La Région
Grand Est

**JEUN
EST** 15/29


**RÉPUBLIQUE
FRANÇAISE**
Liberté
Égalité
Fraternité

Le grand gestionnaire et technicien
03 88 40 00 00
1 rue Robert Berthelot
57000 FORBACH